

KEN LIU



LA **MÉNAGERIE**
DE PAPIER



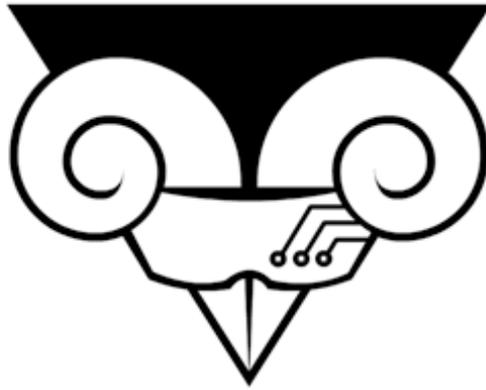
Ken Liu

La Ménagerie de papier



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Bérial'

Ouvrage proposé par Ellen Herzfeld & Dominique Martel
traduit et harmonisé par Pierre-Paul Durastanti

© 2004, 2009, 2011, 2012, 2013 & 2014 Ken Liu

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre-Paul Durastanti, Vincent
Foucher, David Creuze, Olivier Girard & Quarante-Deux
Traductions harmonisées par Pierre-Paul Durastanti

© 2015, le Bérial' (Saint-Mammès) & Quarante-Deux (Aulnay-sous-bois)
pour la présente coédition

ISBN : 978-2-84344-686-3

Parution : avril 2015
Version : 1.0 — 05/03/2015

Illustration de couverture © 2015, Aurélien Police

Renaissance (2014, inédit)
Avant et après (2013, inédit)
Les Algorithmes de l'amour (2004, Galaxies NS n°28, 2014, traduction inédite)
Nova Verba, Mundus Novus (2013, inédit)
Faits pour être ensemble (2012, Bifrost n°75, le Béliar', 2014)
Emily vous répond (2012, inédit)
Trajectoire (2012, Fiction n°18, 2014)
Le Golem au GMS (2013, inédit)
La Peste (2013, inédit)
L'Erreur d'un seul bit (2009, inédit)
La Ménagerie de papier (2011, Fiction n°16, 2013, traduction inédite – nouvelle lauréate des prix Hugo et Nebula 2012, World Fantasy 2013)
Le Livre chez diverses espèces (2012, inédit)
Le Journal intime (2013, inédit)
L'Oracle (2013, inédit)
La Plaideuse (2013, inédit)
Le Peuple de Pélé (2012, inédit)
Mono no aware (2012, Galaxies NS n°25, 2013, traduction inédite – nouvelle lauréate du prix Hugo 2013)
La Forme de la pensée (2013, inédit)
Les Vagues (2012, inédit)

Avant-propos,
par Ken Liu

J'AI COMMENCE ma carrière comme nouvelliste, mais je n'écris plus beaucoup de textes courts ces temps-ci. Même s'il s'agit là d'un format que j'apprécie toujours, je consacre l'essentiel de mes efforts au roman.

Ce recueil inclut certains de mes récits les plus populaires (si on en juge par les nominations ou les victoires aux prix) et des textes, quoique moins reconnus, dont je suis fier. Son sommaire me paraît constituer un échantillon représentatif de mes intérêts, de mes obsessions et de mes objectifs.

Je ne prête guère d'attention à la distinction entre science-fiction, fantastique et *fantasy* — ni entre les « genres » et la « littérature générale », si on va par là. À mes yeux, toute fiction attache plus de valeur à la logique des métaphores — soit la logique des narrations en général — qu'à une réalité irréductible dans son caractère aléatoire et absurde.

Nous passons nos vies à nous raconter des histoires sur nous-mêmes — elles constituent l'essence de la mémoire. C'est ainsi que nous rendons tolérable l'existence dans cet univers froid, insensible, hasardeux. Tenir cette propension pour un « sophisme narratif » ne signifie en rien qu'elle n'a aucun lien avec la vérité.

Certains récits se bornent à rendre leurs métaphores littérales de manière un peu plus explicite.

Je pratique aussi la traduction, une activité qui offre une métaphore naturelle de ma conception de l'écriture.

Tout acte de communication est un miracle de traduction.

En ce moment, à cet endroit, les potentiels d'action dans mes neurones entraînent par effet de cascade certains arrangements, schémas, pensées ; ils descendent le long de mon épine dorsale, se divisent entre mes bras, se ramifient dans mes doigts, jusqu'à ce que mes muscles se contractent et que ma pensée se traduise par un mouvement ; des leviers mécaniques basculent ; des électrons se redispotent ; des marques apparaissent sur le papier.

En un autre moment, à un autre endroit, de la lumière frappe ces marques pour se refléter dans deux instruments optiques de haute précision sculptés par la nature à l'issue de milliards d'années de mutations aléatoires ; des images inversées se forment sur une paire d'écrans composés de millions de cellules photosensibles traduisant la lumière en impulsions électriques qui escaladent les nerfs optiques, franchissent le chiasme, dévalent les bandelettes optiques et pénètrent le cortex visuel, lequel restitue ces impulsions sous la forme de lettres, de signes de ponctuation, de mots, de phrases, de véhicules, de teneurs, d'idées.

Tout ce système paraît fragile, ridicule, science-fictionnel.

Qui peut dire si les pensées que vous avez à l'esprit tandis que vous lisez ces mots sont les mêmes que celles que j'ai à l'esprit pendant que je les dactylographie ? Vous et moi, nous sommes différents, et les qualia de nos consciences respectives divergent autant que deux étoiles aux extrémités opposées de l'univers.

Pourtant, même si la traduction opérée par le long trajet de mes pensées dans le dédale de la civilisation jusqu'à vous a amoindri mon propos, je crois que vous me comprenez et vous croyez que vous me comprenez. Nos esprits ont noué un contact, aussi bref et imparfait qu'il soit.

Cette perspective ne rend-elle pas l'univers un peu plus doux, un peu plus chaud, un peu plus brillant, bref, un peu plus humain ?

Nous vivons pour de tels miracles.

J'éprouve une gratitude éternelle envers les nombreux bêta-lecteurs, collègues écrivains, rédacteurs en chef de revue ou responsables d'anthologie qui m'ont aidé en cours de route. Chaque texte ici réuni constitue, en quelque sorte, la somme des expériences que j'ai faites, des livres que j'ai lus, des conversations que j'ai eues, des succès, des échecs, des joies, des peines, des émerveillements et des désespoirs que j'ai vécus : nous ne sommes jamais que des nœuds dans la toile d'Indra.

Je remercie tout spécialement mes directeurs d'ouvrage, Ellen Herzfeld et Dominique Martel, ainsi que mes agents, Danny et Heather Baror, pour avoir permis l'existence de ce recueil. J'ai aussi une dette envers les traducteurs qui ont offert une vie nouvelle à mes récits. Comme toujours, le mérite principal revient à Lisa, Esther et Miranda pour les millions de façons par lesquelles elles rendent l'histoire de ma vie entière et signifiante.

Enfin, merci, cher lecteur. Seule la possibilité du contact entre nos esprits fait de l'écriture une entreprise valable.

Ken Liu – La Ménagerie de papier

Ken Liu,
9 juillet 2014

Renaissance

*Chacun d'entre nous sent qu'il y a un « moi » unique aux commandes.
Mais c'est une illusion que le cerveau travaille dur à produire...*
Steven Pinker, *Comprendre la nature humaine*

JE ME SOUVIENS de ma Renaissance. J'en ai retiré la même impression, j'imagine, que le poisson qu'on rejette à la mer.

Majestueuse, la Nef du Jugement survole le Fan Pier de Boston. Le disque métallique de sa coque se fond dans le ciel tumultueux ; sa partie supérieure ressemble au ventre rond d'une femme enceinte.

Elle paraît aussi vaste que le vieux Tribunal fédéral sur le port. Des vaisseaux d'escorte planent alentour ; leurs balises lumineuses se figent parfois en motifs évoquant des visages.

Le silence s'empare des spectateurs alentour. Le Jugement, qui vient quatre fois l'an, attire toujours une foule considérable. J'observe les figures tournées vers le ciel, la plupart impassibles, quelques-unes empreintes de révérence. Certains des hommes échangent des murmures et rient sous cape. Je ne leur témoigne qu'une attention limitée. Il n'y a pas eu d'attaque depuis des années.

« Une soucoupe volante », déclare l'un d'eux d'une voix un peu forte. Certains de ses voisins reculent ou s'écartent d'un petit pas pour prendre quelque distance. « Une fichue soucoupe volante. »

À l'aplomb de la Nef, la foule laisse un espace dégagé au centre duquel se tiennent les observateurs tawnins prêts à accueillir les Renaissants. Kaï, qui partage ma vie, brille par son absence. Iels dit qu'iels a assisté à trop de Renaissances ces temps derniers.

Selon Kaï, la Nef du Jugement, par son apparence, tâche de respecter nos traditions locales en évoquant nos images classiques des petits hommes verts et de *Plan 9 from Outer Space*.

Tout comme votre vieux tribunal comporte à son sommet une rotonde qui évoque un phare, un emblème de justice qui rend hommage au passé maritime de Boston.

Si, en général, les Tawnins se soucient peu d'histoire, Kaï a toujours préconisé un surcroît d'efforts afin de s'adapter à nous, les gens du coin.

Je me fraye un chemin dans la foule pour me rapprocher du groupe des spectateurs plongés dans leurs conciliabules. Ils portent tous de longs manteaux, parfaits pour dissimuler des armes.

Rond comme le ventre d'une femme enceinte, le sommet de la Nef s'ouvre et un rayon lumineux d'un or éclatant fuse vers le ciel où les nuages noirs le reflètent en une douce lueur dépourvue d'ombres.

Des sabords circulaires s'ouvrent sur tout le pourtour de la Nef du Jugement pour laisser se dévider de longs filins qui se tortillent comme des tentacules. Le véhicule devient une méduse qui vogue dans les airs.

Au bout de chaque câble pend un être humain hameçonné en toute sécurité par les ports tawnins situés au bas de son échine et entre ses omoplates. Tandis que les filins s'étirent peu à peu en direction du sol, les silhouettes battent des bras et des jambes avec des gestes mesurés décrivant de gracieux motifs.

J'ai presque rejoint le groupe. L'un de ses membres, celui qui parlait trop fort tout à l'heure, a glissé ses mains sous les pans de son épais manteau. Je presse le pas en écartant les gens sur mon chemin.

« Pauvres cons », murmure-t-il sans quitter des yeux les Renaissants que leur descente, ce retour au pays, entraîne vers l'espace dégagé au milieu de la foule. Je vois sa figure se figer sur l'expression fanatique du Xénophobe prêt à tuer.

Ils vont atteindre le sol. Ma cible attend qu'on détache les filins, pour éviter la remontée en catastrophe dans la Nef du Jugement ; elle les veut titubants, hésitants.

Innocents.

Je me rappelle ce moment avec précision.

Son épaule droite se hausse tandis qu'il essaie d'extraire quelque chose de son manteau. Je pousse les deux femmes devant moi et je lui saute dessus en m'écriant : « Ne bougez plus ! »

Et le monde ralentit alors que le sol sous les Renaissants entre en éruption et les projette en l'air avec les observateurs tawnins, membres ballants tels des pantins aux fils coupés. À la seconde où je percute l'homme, une vague de chaleur et de lumière engloutit tout le reste.

La procédure d'arrestation de mon suspect et le traitement de mes blessures prennent plusieurs heures. Le temps qu'on me laisse rentrer chez moi, il est minuit passé.

Les rues de Cambridge sont calmes et désertes à cause du couvre-feu imposé depuis peu. Les gyrophares de la dizaine de voitures de police garées sur Harvard Square clignotent, asynchrones ; je stoppe, je baisse ma vitre et je montre mon insigne.

Le jeune agent au teint frais halète de surprise. Le nom « Joshua Rennes » ne lui rappelle sans doute rien, mais il a vu le point noir dans le coin supérieur droit de ma plaque, la marque autorisant l'accès au quartier sécurisé des Tawnins.

« Une sale journée, monsieur. Mais ne vous en faites pas, on contrôle toutes les rues qui mènent à votre immeuble. »

Bien qu'il ait essayé de garder un ton dégagé sur les deux derniers mots, j'entends l'excitation dans sa voix. *Il est des leurs*, se dit-il. *Il vit avec eux*.

Au lieu de s'écarter, il me demande : « Comment se passe l'enquête, si je puis me permettre ? » Il me dévore des yeux avec une curiosité avide, presque palpable.

Je devine la question qu'il voudrait vraiment me poser : *Comment ça se passe, là-bas ?*

En remontant ma vitre, je me détourne pour regarder droit devant moi.

Au bout de quelques secondes, il se recule. J'enfonce la pédale d'accélérateur afin de redémarrer dans un hurlement de pneus des plus satisfaisant.

L'enceinte fortifiée occupe l'ancien Radcliffe Yard.

Je pousse la porte de notre appartement. La lueur dorée que préfère Kaï m'évoque l'après-midi et me tire un frisson.

Iels occupe le divan du salon.

« Je n'ai pas appelé. Désolé. »

Kaï se lève. Du haut de ses deux mètres quarante, iels ouvre ses bras et me dévisage de ses yeux noirs qui ressemblent à ceux des poissons géants du New England Aquarium. Je me faufile dans son étroite en inhalant sa fragrance familière, mélange de parfums floraux et épicés, l'odeur d'un monde étranger et de mon foyer.

« Tu as appris ce qui s'est passé ? »

Au lieu de répondre, iels me déshabille avec soin, veillant à éviter mes pansements. Les yeux fermés, je me laisse faire ; je sens les couches de tissu s'envoler l'une après l'autre.

Une fois que je suis nu, je lève la tête et iels m'embrasse, langue tubulaire chaude et salée dans ma bouche. Quand je croise mes doigts sur sa nuque, je palpe la longue cicatrice dont j'ignore — et je ne cherche pas à savoir — la provenance.

Iels drape ses bras primaires autour de ma tête, pressant ma figure contre son torse au pelage soyeux. Souples, forts, ses tertiaires m'entourent la taille. Les extrémités sensibles et agiles de ses secondaires

me caressent les épaules avant de trouver ma prise tawnine, d'écarter avec douceur le repli de peau et enfin de s'insinuer.

Aussitôt le contact établi, je soupire et mes membres se raidissent, puis mollissent. Je m'alanguis dans les puissants bras qui me soutiennent. De nouveau, je ferme les yeux afin d'apprécier l'aspect de mon corps avec les sens de Kaï : la façon dont mon sang chaud dans mes veines dessine une carte vibrante de courants d'or rouge sur la peau fraîche bleutée de mon dos et mes fesses, dont le chaume de mes cheveux pique les paumes délicates de ses mains primaires, dont le chaos de mes pensées se trouve lissé et rendu intelligible par ses coups de pouce mentaux. Nous voilà unis par le lien le plus intime possible entre deux esprits, deux corps.

Je vais te montrer, émets-je.

Ne laisse pas leur ignorance t'irriter, émet-iels en retour.

Je repasse ma journée : l'arrogance et l'insouciance avec lesquelles j'effectuais ma tâche, la surprise de l'explosion, la culpabilité et le regret que j'ai ressentis en regardant les Renaissants et les Tawnins mourir.

Tu les retrouveras, pense-t-iels.

Oui.

Son corps se met en mouvement contre le mien, de ses six bras et de ses deux jambes, pour me sonder, me palper, me masser, me pincer, me pénétrer. Je lui rends la pareille : de mes mains, mes lèvres et mes pieds j'explore sa peau douce et fraîche comme iels l'aime, son plaisir aussi patent que le mien.

La réflexion semble aussi inutile que la parole.

Le local d'interrogatoire au sous-sol du Tribunal fédéral exsude le même sentiment de claustrophobie qu'une cage.

Je referme la porte et suspends mon blouson. Tourner le dos au suspect ne me fait pas peur. Adam Woods, le visage enfoui entre les mains, les coudes posés sur la table en acier inoxydable, attend, vaincu d'avance.

« Agent spécial Joshua Rennon, du Bureau de protection des Tawnins. » Par habitude, je lui montre ma plaque.

Il lève vers moi des yeux injectés de sang.

« Votre vie va changer du tout au tout, mais vous le savez déjà. » Je m'abtiens de lui lire ses droits, car notre époque civilisée se passe de ces rituels obsolètes. Plus personne n'a besoin d'un avocat, faute de procès, ou de pièges tendus par la police.

Il me couve d'un regard haineux.

« Ça vous plaît de vous faire baiser chaque nuit par un de ces trucs ? » demande-t-il tout bas.

Je marque une pause. Je doute qu'il ait remarqué le point noir sur mon insigne à peine entraperçu. Puis je comprends : je lui ai tourné le dos, il a vu le contour de la prise sous ma chemise, et me sachant Renaissant, il en a déduit (au hasard, mais non sans logique) qu'un individu doté d'un port ouvert devait vivre avec uen Tawnin.

Pas question de mordre à l'hameçon.

« On vous sondera à l'issue de l'opération, mais si vous avouez tout de suite, que vous nous livrez des faits utiles sur vos complices, on vous attribuera après la Renaissance un travail agréable, une existence confortable, en plus de vous laisser l'essentiel de vos souvenirs liés à vos parents et amis. Par contre, si vous mentez ou que vous gardez le silence, on extraira quand même les informations qui nous intéressent, puis vous finirez en Californie, l'esprit vierge, à nettoyer les points chauds. Et tous vos êtres chers vous oublieront dans les moindres détails. À vous de choisir.

– D'après vous, j'ai donc des complices ?

– Je vous ai vu pendant l'attentat. Vous vous y attendiez. Je pense que vous aviez pour rôle de tuer d'autres Tawnins durant le chaos consécutif à l'explosion. »

Il me fusille toujours du regard. Soudain, une idée semble lui venir. « Vous avez eu plusieurs Renaissances, hein ? »

Je me raidis. « Comment le savez-vous ? »

Il sourit. « Une intuition. Assis et debout, vous vous tenez trop raide. Qu'est-ce que vous avez fait la dernière fois ? »

J'aurais dû m'attendre à sa question, mais elle me prend au dépourvu. Deux mois après ma Renaissance, je reste à vif, déconcentré. « Vous savez très bien que je ne peux pas répondre à ça.

– Vous ne vous souvenez de rien ?

– On m'a excisé une partie corrompue, comme on vous le fera. Le Josh Rennon qui a commis son crime n'existe plus et ce crime, quel qu'il soit, doit en toute justice tomber dans l'oubli. Les Tawnins sont des gens charitables et cléments. De vous ou moi, ils ne retirent que les parties coupables : le *mens rea*, l'intention criminelle.

– Des gens charitables et cléments », répète-t-il. Je vois alors un nouveau sentiment dans ses yeux : la pitié.

La rage me submerge. *Lui* est à plaindre, pas moi. Avant qu'il puisse se protéger, je lui saute dessus et je le cogne au visage, une, deux, trois fois, fort.

Du sang lui coule du nez et ses mains tremblent devant sa figure alors qu'il m'observe de son regard empreint de pitié.

« Ils ont tué mon père sous mes yeux. » Il essuie le sang sur ses lèvres et s'en débarrasse d'un geste de la main. Des gouttelettes

atterrissent sur ma chemise, perles écarlates sur le tissu immaculé. « J'avais treize ans et je me cachais dans l'abri de jardin. Par une fente dans la porte, je l'ai vu donner un coup de batte de baseball à l'un de ces êtres qui a paré du bras avant de lui empoigner la tête de deux autres mains et de la lui arracher. Ensuite, ils ont brûlé ma mère. Jamais je n'oublierai l'odeur de la chair cuite. »

J'essaie de calmer ma respiration et, comme les Tawnins, d'observer sa division : l'enfant apeuré qu'on peut sauver, l'homme amer et colérique qu'on ne peut plus.

« C'était il y a plus de vingt ans, dis-je. Des jours noirs, affreux, tordus. On est passé à autre chose. Les Tawnins ont présenté leurs excuses et tâché de faire amende honorable. Il vous a manqué un soutien psychologique. On aurait dû vous installer des ports, exciser ces souvenirs. Vous auriez mené une vie libérée de ces fantômes.

– Je ne *veux pas* m'en libérer. Ça ne vous est jamais venu à l'esprit ? Je ne veux pas oublier. J'ai menti, raconté que je n'avais rien vu. Pas question qu'ils s'introduisent dans mon esprit afin de me dérober mes souvenirs. Je tiens dur comme fer à prendre ma revanche.

– Vous ne pouvez pas. Tous les Tawnins responsables ont disparu. On les a punis, voués à l'oubli. »

Il s'esclaffe. « "Punis" ? Les Tawnins responsables sont ceux-là même qui se pavanent, à prêcher l'amour universel et un avenir où nous vivrons en harmonie. Qu'ils puissent comme par hasard oublier leurs actes ne signifie pas qu'on doive en faire autant.

– Ils n'ont pas de conscience unifiée qui...

– À vous entendre, vous n'avez perdu personne durant la Conquête. » Sa pitié laisse place à une émotion plus sinistre. Il hausse la voix. « On jurerait un collabo. » Il me crache dessus. Son sang s'écoule sur mes lèvres : doux, chaud, un goût de rouille. « Vous n'avez même pas idée de ce qu'ils vous ont pris. »

Je quitte la pièce et je ferme la porte, coupant court à son torrent d'injures.

Claire, du Corps technique d'enquête, me retrouve devant le tribunal. Son équipe a scanné et enregistré la scène de crime la veille au soir, mais on fait à pied le tour du cratère pour effectuer une bonne vieille inspection visuelle dans le cas, peu probable, où ses machines auraient loupé quoi que ce soit.

Loupé quoi que ce soit.

Il manquait quelque chose.

« Un des Renaissants est mort au Massachussetts General Hospital aux alentours de quatre heures du matin, dit-elle. Les pertes se montent

donc à dix personnes : six Tawnins et quatre Renaissants. Moins grave qu'à New York il y a deux ans, mais le pire massacre en Nouvelle-Angleterre. »

Les traits accusés, les gestes vifs d'une hirondelle, Claire est menue. Etre les deux seuls agents de l'antenne de Boston du BPT mariés avec des Tawnins nous a rapprochés, ce qui donne lieu à des plaisanteries sans méchanceté sur la nature de nos relations.

Je n'ai perdu personne durant la Conquête.

Kaï se tient à mes côtés lors des funérailles de ma mère. Allongée dans son cercueil ouvert, elle présente un visage apaisé que la souffrance a fui.

Le doux contact de sa main dans le creux de mon dos me ré-conforte. J'ai envie de lui rendre la pareille. Iels a tout tenté pour la sauver, comme iels l'avait fait auparavant pour mon père, mais le corps humain est fragile et nous ne savons toujours pas employer efficacement les avancées que nous apportent les Tawnins.

On contourne à petits pas prudents un tas de décombres agglutiné par le goudron fondu. Je m'efforce de mettre un semblant d'ordre dans mes pensées. Woods m'a déstabilisé. « Des pistes sur le détonateur ?

– Plutôt complexe, comme engin, répond Claire. Vu les pièces restantes, il comprenait un magnétomètre relié à un circuit minuteur. Le magnétomètre se déclenche à proximité d'une grosse masse de métal comme la Nef du Jugement, et lance la minuterie pour que l'explosion se produise juste au moment où les Renaissants atteignent le sol. Ce montage exige de connaître la masse du vaisseau extraterrestre, sans quoi les yachts et les cargos qui voguaient sur le port auraient risqué de provoquer la détonation.

– Sa masse, et aussi son fonctionnement. Il fallait savoir combien de Renaissants se trouveraient à bord et calculer la durée de la cérémonie qui précède leur descente.

– Tout était planifié. Aucun doute : il ne s'agit pas du travail d'un individu isolé. On a affaire à une organisation terroriste sophistiquée. »

Claire me prend par le bras pour m'arrêter. On dispose d'un bon point de vue sur le fond du cratère — moins large que je ne l'aurais cru. L'auteur de l'attentat aura utilisé des explosifs directionnels focalisant l'énergie vers le haut afin de minimiser l'impact sur la foule.

La foule.

Spontanément, un souvenir d'enfance me revient.

Une journée froide d'automne. Odeur de mer et de brûlé. Une assistance silencieuse. Les gens du pourtour poussent pour s'y enfoncer et ceux du centre pour s'en extraire, tout comme une colonie de fourmis sur un cadavre d'oiseau. En fin de compte, j'arrive au cœur de la masse, où des grands feux brûlent dans des dizaines de bidons d'essence.

Je sors de mon manteau une enveloppe que j'ouvre avant de tendre une pile de photographies à l'homme debout près de l'un des bidons. Il les feuillette, en extrait quelques-unes et me rend les autres.

« Gardez celles-ci, me dit-il, et allez vous ranger dans la file pour l'opération. »

Je regarde les tirages que je tiens en main. Maman qui me porte tout bébé. Papa qui me soulève au-dessus de sa tête dans une fête foraine. Maman et moi qui dormons dans la même pose. Maman et Papa penchés sur un plateau de jeu. Moi en costume de cow-boy, Maman derrière moi en train d'ajuster mon foulard.

L'homme jette les autres clichés dans le feu. Tout en me détournant, j'essaie d'entrevoir ce qu'ils montrent avant que les flammes ne les consomment.

« Ça va ?

– Oui », réponds-je, désorienté. « Encore quelques effets secondaires de l'explosion. »

Je peux me fier à Claire.

« Dis donc, reprends-je, ça t'arrive de penser à ce que tu faisais avant ta Renaissance ? »

Elle me fouille de son regard pénétrant, sans ciller. « Tu files un mauvais coton, Josh. Pense à Kaï. Pense à ta vie, ta vraie vie de maintenant.

– Tu as raison. Woods m'a un peu déstabilisé.

– Pourquoi ne pas t'accorder quelques jours de congé ? Tu ne rendras service à personne si tu as du mal à te concentrer.

– Ça va passer. »

Claire paraît sceptique, mais se garde bien d'insister. Elle comprend mon ressenti. Kaï verrait la culpabilité et le regret au fond de mon esprit. Notre intimité absolue interdit toute cachotterie. Je ne supporterais pas de me retrouver chez moi sans rien faire pendant qu'ils essaieraient de me reconforter.

« Je disais donc que l'entreprise W. G. Turner a refait le revêtement il y a un mois. On a dû en profiter pour poser la bombe. Peut-être que Woods était de l'équipe. Tu pourrais commencer par là. »

La femme laisse le carton de dossiers sur la table devant moi.

« Tous les employés et les sous-traitants qui ont travaillé sur la réfection de la Courthouse Way. »

À la voir détalier, craignant d'échanger davantage que le minimum absolu de mots avec un agent du BPT, on croirait que je suis contagieux.

Ce doit être le cas, j'imagine. Lors de ma Renaissance, tous mes proches, ceux qui savaient ce que j'avais fait, dont la familiarité avec moi

participait de l'identité de Joshua Rennon, avaient dû recevoir des ports et voir ces souvenirs excisés. En quoi qu'ils aient consisté, mes crimes les avaient infectés.

J'ignore même qui ces gens étaient.

Je ne devrais pas penser de la sorte. M'appesantir sur ma vie passée, l'existence d'un mort, n'a rien de salubre.

L'un après l'autre, je passe les dossiers en revue. J'entre les noms dans mon téléphone ; les algorithmes de Claire, au bureau, les mettent en rapport, les comparent aux entrées de millions de bases de données, parcourent les forums anti-Tawnins et les sites des Xénophobes, pour trouver des liens.

Il n'empêche que je lis ces documents avec soin, ligne à ligne. Parfois le cerveau opère des corrélations inaccessibles aux ordinateurs de ma collègue.

W. G. Turner se montrait prudent. Tous les postulants ont fait l'objet de vérifications poussées de leurs antécédents qui laissent les algorithmes de marbre.

Bientôt les noms se fondent en une masse indistincte : Kelly Eickhoff, Hugh Raker, Sofia Leday, Walker Lincoln, Julio Costas...

Walker Lincoln.

Je retourne au dossier. La photo montre un homme blanc, la trentaine, les yeux étroits, avec une tendance à la calvitie, qui contemple l'objectif d'un regard grave. Rien de notable. Il ne me paraît pas du tout familier.

Mais son nom m'interpelle.

Les clichés se racornissent dans le bidon en feu.

L'image au sommet de la pile montre mon père debout devant notre maison. Il tient un fusil, l'air revêché. Tandis que les flammes le dévorent, j'avise, dans le dernier coin survivant du cliché, deux panneaux indicateurs sur un poteau de carrefour.

Walker Street et Lincoln Street.

Je frissonne, malgré la fournaise du bureau.

Je ressors mon portable et j'affiche le rapport informatisé sur Walker Lincoln : relevés bancaires et téléphoniques, historique des recherches, présence en ligne, CV, bulletins de notes. Les algorithmes n'indiquent rien d'inhabituel. Le citoyen lambda, en apparence.

Je n'ai jamais vu un profil où les algorithmes paranos de Claire n'ont rien signalé. Walker Lincoln est trop parfait.

J'étudie ses achats sur ses relevés de carte de crédit : des bûches de bois densifié, du liquide d'allumage, des faux feux de cheminée décoratifs, des grilles de barbecue.

Et, depuis deux mois, plus rien.

Iels va s'insinuer dans mes ports quand je lance : « S'il te plaît, pas ce soir. »

Les extrémités sensibles de ses bras secondaires se figent, hésitent, me caressent le dos. Puis Kaï se recule et lève les yeux vers moi, deux lunes blêmes dans la pénombre de l'appartement.

« Je regrette, dis-je. J'ai l'esprit encombré de réflexions déplaisantes. Je ne veux pas peser sur ton moral. »

Un hochement de tête, geste humain incongru. J'apprécie l'effort consenti pour me mettre à l'aise. Kaï s'est toujours montré compréhensif au possible.

Iels se détourne et me plante là, nu au milieu de la pièce.

Sa propriétaire prétend tout ignorer de la vie de Walker Lincoln. Le loyer (très bon marché, dans cette partie de la ville) est déposé sur son compte le premier de chaque mois et elle n'a jamais vu ce type depuis qu'il a emménagé quatre mois plus tôt. J'agite ma plaque et la dame me tend les clés, puis me regarde sans un mot gravir l'escalier.

Une fois la porte ouverte, j'allume et me retrouve devant une vitrine de magasin de meubles : sofa blanc, causeuse en cuir, table basse en verre avec sa pile de revues, tableaux abstraits. L'ordre règne sans partage. J'inspire. Pas d'odeurs de cuisine ni de détergent, rien du cocktail de parfums qui s'accroche aux lieux habités par des gens réels.

L'endroit me paraît aussi familier qu'inconnu, comme si je m'aventurais dans une impression de déjà-vu.

Je parcours le logement en ouvrant les portes. La chambre et les placards présentent le même arrangement soigné que le salon. Un idéal d'ordinaire et d'irréel.

Le jour qui entre par les fenêtres du mur ouest dessine sur la moquette grise des parallélogrammes bien définis. Cette lumière mordorée constitue la nuance préférée de Kaï.

Cependant, un voile de poussière recouvre tout. La valeur d'un mois ou deux.

Walker Lincoln est un fantôme.

Enfin je me retourne et je découvre un masque, suspendu au revers de la porte d'entrée.

Sitôt que je l'ai décroché, je m'en revêts et je passe dans la salle de bains.

Je connais ce genre de masque. De fibres souples, douces, programmables, il se base sur le matériau tawnin des filins au bout desquels on descend les Renaissants. Activé par la chaleur corporelle, il adopte les traits mémorisés, qu'importe la forme du visage au-dessous.